

Polar

Annabelle Léna
Philippe Paternolli

Arrêtez-moi là



Editions du Caïman

Prologue.

Pour preuve de sa bonne foi, Samson tend une main.

— Viens avec moi, Gilles.

Gilles se rapproche, lentement, la bave aux commissures des lèvres. Des démons dansent la samba dans ses pupilles.

Samson reballe sa main tendue et dégaine son arme de service.

Chapitre 1

mardi 14 juillet 2015

Sa main poursuit son geste, malgré le bruit, l'agitation monstre, la nuit, malgré les cris et les applaudissements. Sa main caresse encore un peu la fraîcheur sans cesse renouvelée de la pierre, et encore jusqu'à dénicher une aspérité, un creux et saisir son étreinte. S'agripper. De son bras valide. Gilles resserre l'emprise et la pression sanguine s'emballe dans ses phalanges.

Se cramponner.

Le ciel partout, si noir de nuit qu'il semble tangible. Une coupole d'obscurité. Plus rien n'existe au-dessus. L'horizon au loin soudain se crève de couleurs. De toutes parts les formes éclatent et jaillissent de bouquets et d'étincelles. Des couleurs, encore, les plus vives que l'homme ait créées, à défaut de ne pouvoir imiter les nuances de la nature. Si vives qu'elles déclenchent des migraines. Si vives, les couleurs de l'homme assuré que le ciel est sien et qu'il peut le salir.

Le spectacle partout mais Gilles lui, regarde en bas, une main accrochée à son caillou.

Accroché comme pour ne pas tomber.

Il est en sécurité, dans un renflement de la paroi.

Accroché pour ne pas sauter.

Malgré son visage baissé, Gilles distingue les couleurs du feu d'artifice - des feux d'artifice - dans une cuvette de la pierre. Il y a versé de l'eau en un lave-main improvisé. Après avoir été agitée, l'eau s'est calmée et sournoisement transformée en miroir. Gilles y découvre son fantôme. D'immenses yeux noirs qui se sont

étendus sur son visage à mesure que ses joues s'y sont creusées. Une broussaille terreuse lui dévore la bouche. Le reste n'est que carcasse. Il se détaille et se remémore le temps où sa barbe était rasée de près. Il la caresse. Le bruit à ses oreilles est un grognement. Ses yeux étaient de taille normale, à l'époque. Les couleurs de la fête se diffusent encore sur l'eau jusqu'à baver. Gilles semble pleurer de bleu et de mauve. Dans sa tête, le noir est total. Et puis un rouge hémorragique envahit le tout.

Des explosions, toujours, mais sans détonations, car les fusées sont tirées plus loin à l'horizon. Les seuls bruits, en écho à chaque fleur de feu, sont les exclamations du public installé en surplomb. Par moment, l'odeur de leurs cigarettes flotte jusqu'à Gilles. Une dizaine de personnes assises sous la croix de Provence, en fayots de Dieu, qui se gargarisent du spectacle des hommes.

La joie n'en finit plus, comme chaque quatorze juillet. Dans chaque village alentours, chaque bled, Gilles connaît leurs noms : Saint-Antonin, Puylobier, Beaurecueil, Meyreuil, Pertuis, Aix-en-Provence... Ces mots, il les prononce, les répète pour entendre le son de sa voix, preuve qu'il est vivant. Martigues, Pelissanne, Cassis, Port de Bouc, Vauvenargues et au-delà dans tout le pays, Avignon, Grenoble, Paris, Pointe-à-Pitre, la fête et, lui, seul ici.

Bien sûr, il y en a bien deux ou trois qui jugent ce spectacle aussi peu intéressant : les aigles de Bonelli dans leurs grottes, les merles cachés dans les aspérités des falaises. Et Dieu, encore juste un peu au-dessus.

Les heures meurent et les feus s'éteignent les uns après les autres. Le ciel demeure un moment sali de poussières que le vent, trop léger, peine à balayer. Les villages poursuivent en musique. Les badauds sous la

croix vident leurs bières. Gilles, les aigles, les merles, et Dieu persistent à contempler la nuit.

En contrebas, légèrement au sud, Gilles ne peut la distinguer, mais il saurait la désigner. Sa maison. Aussi vide que sa carcasse. La fête a dû emmener les siens à l'extérieur. Sa famille, sa femme. Si près et pourtant...

Qui donc pense à lui alors qu'il pense à eux ?

Gilles se ressaisit.

Ces idées sont aussi glissantes que les éboulis du Pas de la Torque. Il appuie ses mains sur ses paupières fermées, force au-dessus des arcades sourcilières. Quand la douleur a vidé son crâne, il essuie la sueur de son front d'un revers du poignet. Même de nuit, la chaleur est sans pitié. Gilles s'allonge, bras et jambes nues, risquant l'assaut des moustiques durant son sommeil. Même par nuit torride, il enfle pull et pantalon mais ce soir, il découche. Surpris par les groupes venus admirer le panorama de feux d'artifices, l'animal sauvage s'est terré au plus proche au lieu de rejoindre sa grotte. Gilles se contorsionne sur la roche afin d'épouser les saillies, optimiser la partie plate. Puis il replie son bras valide sous sa tête en guise d'oreiller et admire le monde.

À un moment précis, entre nuit noire et nuit obscure, ses yeux abandonnent et se ferment.

Le jour se lève bien avant Gilles.

Une fauvette s'amuse de découvrir ce sac d'os en lieu et place de son habituel poste d'observation. Elle sautille et, bousculant quelques cailloux, réveille l'intrus. Gilles émerge, se redresse péniblement, son corps aussi raide que la pierre qui l'a hébergé. Il étire son bras gauche, essaie de détendre sa nuque en dodelinant puis inspecte son bras droit. La blessure est mauvaise. Il faudrait désinfecter, ne serait-ce qu'une fois... Ce qui n'était qu'une grosse éraflure suite à une chute stupide

est désormais une énorme rougeur boursouflée. Difficile de plier le coude. La plaie démange. Sans cesse, il doit se retenir de gratter, d'arracher cette croûte. Ses nerfs à cran rêvent d'abrégé cette torture. Sûr aussi que la fièvre doit lui monter, certains jours.

À ses pieds, la montagne Sainte-Victoire est à nouveau déserte et sauvage. La fête est finie. Le ciel est bleu jusqu'au bout du monde. De loin en loin, quelques avions dessinent des traînées de nuage que le mistral nettoiera. Rien ne presse.

Presque malgré lui, Gilles inspecte à nouveau en direction du sud. Comme si en se concentrant, il apercevait sa femme savourer son thé vert, en regardant par la fenêtre de la cuisine, direction Sainte-Victoire, et alors leurs yeux se croiseraient sans jamais se voir.

La fauvette en glousse de rire.

Gilles se vexe et prend la route. Même si, vu d'ici, les cigales ne sont que murmures, la fournaise est déjà là, en bas, au lever du jour, écrasant le territoire. Gilles attaque le pan de falaise qui lui a permis de se cacher la nuit dernière. Il colle son corps à la paroi et descend à mains nues, gémissant de douleur. Ce ne sont plus d'ailleurs tout au plus que de la corne et des crevasses à force de contact avec la pierre et les arbres.

Alors que les hauteurs ne sentent que la roche, tout au plus le calcaire, au fur et à mesure qu'il descend, Gilles croise des odeurs de romarin et de thym. Il marque une pause et observe. Chaque jour il redécouvre ce site étrange.

Montagne Sainte-Victoire...

Quel mensonge. Lorsqu'il était petit, Gilles dessinait des montagnes, des triangles qui traversent les nuages. Mais la Sainte-Victoire... C'est plutôt un bloc sorti de terre, sans sommet, ni pic. Si la victoire se prend par la cime, l'homme est bien impuissant face à ce

massif. Un mastodonte, un colosse qui s'impose sur tout un champ de vision afin de montrer à l'homme qu'il y a plus fort que lui, qu'il ne passera pas. Un mur pour symboliser la puissance de la terre.

Pour remercier le ciel d'avoir épargné la Provence à une époque dont Gilles se moque, l'homme a posé une croix sur un pic qui se détache. Mais ceci n'est que foutaise pour tenter de s'approprier le site. En vain.

Gilles embrasse ce panorama où tout est trompe-l'œil, le plus fabuleux terrain de jeu de son adolescence. Certains se vanteraient de la connaître par cœur mais c'est faux, personne ne maîtrisera jamais ce massif. Aucune carte, aussi prétentieuse soit-elle ne saurait dévoiler ses trésors. Le barrage de Bimont, en bas, près des hommes, l'eau, la forêt, la richesse des fleurs saisons après saisons, l'hospitalité, et puis des pelouses où faire la sieste, la garrigue, les buissons, les grottes parfaites pour oublier le monde des hommes, et soudain le terrain monte, de plus en plus impraticable, les cailloux sur lesquels on ne peut poser une semelle sans se tordre la cheville, les éboulis, les falaises où tombent les intrépides, l'hostilité, la sécheresse, le vent fou capable de crever des tympans, la roche qui sort de terre et s'érige.

Gilles n'a jamais eu peur de la Sainte-Victoire.

Il est là.

Mais il n'est pas seul.

« Arrêtez-moi là »

Annabelle Léna et Philippe Paternolli

Sortie le 23 février